

L'authenticité dans l'œuvre romanesque de Naguïb Mahfūz / Fawzia Al Ashmawi. — Extrait de : Revue des lettres et de traduction. — N° 1 (1995), pp. 83-94.

I. Maḥfūz, Naḡīb, 1911-2006 1911-2006. II. Romanciers égyptiens.

PER L1037 / FL70584P

# L'AUTHENTICITE DANS L'ŒUVRE ROMANESQUE DE NAGUÏB MAHFÛZ<sup>(1)</sup>

*Dr Fawzia AL ASHMAWI  
Genève*

## INTRODUCTION

Il est difficile d'exposer, en quelques pages, l'œuvre colossale, trente romans et treize recueils de nouvelles, du premier écrivain de langue arabe à recevoir le prestigieux Nobel de littérature (1988), Naguïb MAHFÛZ, l'écrivain égyptien qui s'est taillé dans le monde arabe une réputation de monstre sacré du roman.

Dans cet article nous essaierons de jeter un peu de lumière sur cette œuvre romanesque, qui n'est autre qu'un reflet du patrimoine égypto-arabe voire "le croisement de la civilisation pharaonique et de la civilisation islamique" comme l'a très bien dit MAHFÛZ lui-même dans son discours adressé à l'Académie suédoise à l'occasion de la remise de son prix Nobel en 1989.

## L'ŒUVRE ROMANESQUE DE NAGUÏB MAHFÛZ

Toute l'histoire de l'Égypte déferle à travers l'œuvre de MAHFÛZ : l'Égypte pharaonique, l'Égypte copte, l'Égypte musulmane, l'Égypte

---

(1) Cet article a fait l'objet d'une conférence donnée par Madame Fawzia AL ASHMAWI-ABOUZEID, durant le Colloque sur Naguïb MAHFÛZ tenu au Palais des Nations Unies, à Genève, en 1993. Fawzia AL ASHMAWI-ABOUZEID, Docteur ès Lettres, enseignante de littérature arabe moderne à l'Université de Genève, auteur de "La Femme et l'Égypte moderne dans l'œuvre de Naguïb MAHFÛZ" (1985) ; co-auteur de "Islam communautaire" (1986) et de "Le défi au fondamentalisme islamique" (1988) - Labor & Fides-Genève et auteur d'une traduction en français de deux romans de Naguïb MAHFÛZ, "Miramar" Denoël, Paris, 1990 et "Bidaya wa Nihaya", Denoël, Paris (sous presse).

ottomane, l'Egypte moderne et surtout l'Egypte contemporaine, centre de rencontres et noyau du monde arabe et islamique de notre siècle.

Ce qui frappe le plus dans son œuvre romanesque est cette authenticité égyptienne qu'on ressent moins dans l'œuvre des autres sommets de la littérature arabe moderne dont Husayn Haykal, Al Mâznî, Taymür, al' Aqqâd, Taha Husayn et Tawfîq Al Hakîm. Presque tous ces écrivains ont fait leurs hautes études en France ou y ont fait de longs séjours, ce qui donna à leurs écrits une forte empreinte européenne ; étant également presque tous issus du village égyptien, ils en font le cadre de leurs romans. Quant à MAHFÛZ, qui est né au cœur du vieux Caire, dans le quartier "Al-Gamâliyya", tout près de la grande mosquée de Saydna Al-Husayn, dans une famille de la classe moyenne, il fit toutes ses études en arabe, au Caire, et obtint en 1934 une licence en philosophie. N'ayant presque jamais quitté l'Egypte, à part deux fois, en mission officielle en Yougoslavie et au Yémen, MAHFÛZ ne connut l'occident qu'à travers ses lectures, ce qui donne à son œuvre une forte empreinte égyptienne.

MAHFÛZ est l'un des premiers écrivains arabes qui soient descendus dans les "haras" ou quartiers grouillants du vieux Caire pour y côtoyer les petites gens dans leur quotidien. Fin observateur objectif et à l'esprit critique, il sait exposer dans son œuvre, avec une fidélité et une véracité remarquables, les distorsions des structures sociales de l'Egypte contemporaine. Ses écrits sont "l'écho sonore" de son temps ; ils transposent la période historico-politique et culturelle que vit le pays.

MAHFÛZ commença sa carrière littéraire en 1932, alors qu'il n'avait qu'une vingtaine d'années ; après un recueil de nouvelles "*Hams Al junûn*" (Un souffle de folie)(1938), il publia trois romans historiques voire pharaoniques : '*Abas al Aqdâr* (Le Jeu du destin) (1939), *Radobis* (1943) et *Kifâh Tiba* (La lutte de Thèbes) (1944). Loin d'être des romans historiques,- puisque MAHFÛZ y critiquait la société de son temps derrière cette façade pharaonique -, ces trois

romans reflétaient un état d'esprit dans la société égyptienne des années quarante. En effet dans ces trois romans, le jeune romancier glorifie l'Égypte contemporaine, héritière de la grandeur d'antan, jetant ainsi un défi au mépris de la classe étrangère dominante sous la Monarchie, la classe turcocircassienne, qui entourait le roi Farouk et occupait les avenues du pouvoir au détriment du peuple écrasé sous le poids de la misère et du chômage. MAHFÛZ voulait illustrer l'espoir du peuple égyptien, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, de voir son illustre pays enfin libéré du joug des Anglais aussi bien que de celui des Ottomans.

Au lendemain de la Seconde Guerre, les Alliés ayant remporté la victoire, l'Égypte s'est trouvée contrainte à se soumettre de nouveau aux Anglais qui continuaient à imposer leur régime colonisateur au jeune roi Farouk ; ce dernier, pour conserver son trône, les laissait faire. La classe aristocratique turquisée s'alliait aux Anglais ou du moins les aménageait afin de garder leur contrôle sur tous les postes clés du gouvernement, tandis que les couches populaires étaient bafouées dans tous leurs droits, le chômage y sévissait, la misère régnait et la corruption se répandait progressivement. Afin de transposer cette nouvelle infrastructure sociale, l'écho sonore, entendre MAHFÛZ, ne tarda pas à adopter une technique romanesque plus adéquate, en l'occurrence, le réalisme.

Ce fut une série de romans à arrière plan sociopolitique, à commencer par "*Al-Qâhira Al-Jadîda*" (Le Nouveau Caire) (1945) ou plutôt scandale au Caire, dont le titre, fort d'intonation, est bien significatif. Le roman transpose la tragédie vécue par un jeune Égyptien des couches populaires, Mahgoub 'Abd-al-Dayyim, acculé au chômage et à la faim, et qui, pour avoir un emploi, dut signer un pacte avec le diable, et ce diable n'était autre qu'un vice-ministre, Qâsim Bey, qui imposa à notre héros une condition sine qua non, pour le nommer comme secrétaire personnel : épouser sa propre maîtresse et accepter qu'il puisse lui rendre "des visites particulières", même après le mariage de celle-ci avec Mahgoub ; cette maîtresse, Ihsân,

n'était, elle aussi, qu'une fille du peuple, victime de la misère, et qui dut accepter de se livrer à ce vice-ministre corrompu afin d'éloigner le spectre de la faim pesant sur ses parents et ses sept frères et sœurs.

La décision des deux personnages, Ihsân et Mahgoub, d'accepter le pacte tripartite Qâsimbey/Ihsân/Mahgoub, n'était autre qu'une manière de s'évader, de fuir la grande misère et l'injustice sociale ; ce pacte était également une occasion favorable pour notre romancier afin de dévoiler l'ordre des choses dans cette société égyptienne des années 30 où la misère et l'infrastructure existantes étaient des facteurs qui favorisaient l'avilissement des mœurs.

Dans le roman suivant, *Zuqâq al-Midaq* (L'Impasse du pilon) (1947), MAHFÛZ expose une douzaine de personnages, représentants de tranches de vie différentes, menant une existence minable dans une impasse du vieux quartier, Al-Husayn, au Caire où régnaient une misère et une saleté répugnantes. En dépit de la grande pauvreté, les bonnes gens conformistes de l'impasse sont heureux d'y vivre : les deux boutiquiers, l'oncle Kâmil, le pâtissier et 'Abbâs al-Hilû, le barbier paraissent satisfaits de leur sort ; il en est de même pour le riche homme d'affaires, Salîm 'Ilwân et les deux hommes de foi, le sage Radwân Husayn et le soufi, Sheikh Darwîsh ; à côté de ces personnages traditionnels, l'impasse abrite également des personnages modernistes, attirés par le vice et l'argent : le docteur Bûshî, qui pratique illicitement la médecine et s'associe à l'horrible faiseur d'infirmités, Zîta, qui transforme ses clients en mendiants estropiés ou aveugles suscitant la pitié par leurs infirmités qu'il a lui-même provoquées.

Voulant exposer la confrontation quotidienne de ces personnages avec l'éthique traditionnelle de l'impasse et l'influence des facteurs extérieurs attirant surtout les jeunes et les poussant à "dépasser" l'univers étroit de l'impasse, notre romancier choisit le personnage de Hamîda, l'héroïne de ce roman, pour incarner la frustration de la jeunesse égyptienne de l'époque. Hamîda est insatisfaite de son sort et

ne veut point se lier, par le mariage, à un homme de l'impasse, elle est prête à accepter n'importe quoi pour sortir de "l'impasse", aussi ne tarde-t-elle pas à se laisser séduire par un élégant souteneur, Farag, qui l'entraîne hors du zuqâq, entendre l'impasse ; et l'incite à la prostitution, en la livrant aux soldats des troupes anglaises stationnées non loin du Caire et qui payaient volontiers "cinquante Livres Egyptiennes pour une pucelle" ; ainsi la jeune révoltée rompt définitivement tous ses liens avec l'éthique de l'impasse.

Mais la meilleure illustration de cette phase de l'écriture socio-politique est *Al-Thulâthiyya* (la Trilogie) (1956/57), pierre angulaire de l'œuvre romanesque de MAHFÛZ, qui retrace la vie dans la société égyptienne durant les années 1917 à 1944, à travers trois générations d'une famille de petite bourgeoisie cairote, la famille 'Abd Al-Gawâd. Presque tous les courants politiques et idéologiques qu'a connus l'Egypte de cette époque traversent cet ouvrage considéré comme une sorte de chronique sociale de l'Egypte contemporaine.

Dans le premier volume de cette trilogie, *Bayn al-Qasrayn*, il n'y a pas d'intrigue proprement dite, le romancier y expose la vie de la première génération, celle du couple 'Abd Al-Gawâd, où l'époux est le pater familias à l'autorité absolue et où l'épouse, Amîna, est inconditionnellement soumise à son mari. Cette génération est fortement imprégnée des valeurs traditionnelles et très attachée à la religion islamique ; la volonté du chef de la famille est assimilée à celle d'Allah.

Le second volume, *Qasr al-Shawq*, est dominé par la figure de Kamâl 'Abd Al-Gawâd, jeune intellectuel partagé entre la tradition religieuse et les récentes découvertes scientifiques, dont la théorie de Darwin. Kamâl se détache progressivement du système des valeurs traditionnelles, ses frustrations amoureuses et professionnelles ajoutées à sa déception politique, contribuent à le rendre passif et cynique.

Le troisième volume, *Al Sukkariya*, reflète les aspirations de la nouvelle génération de la famille, les petits-enfants de 'Abd Al-Gawâd, tous engagés politiquement : l'un d'eux est Frère musulman, l'autre communiste, Le roman se termine en 1944, par l'arrestation des deux antagonistes, le Frère musulman et le communiste, et par la mort de Na'îma, la nièce de Kamâl, en donnant naissance à une fille.

Cette gigantesque fresque se terminant sur les deux thèmes de la vie et de la mort symbolise le microcosme de MAHFÛZ. A côté des personnages clés de ce roman, défilent une série d'autres personnages de tous genres : des aristocrates, des idéalistes, des débauchés, des servantes, des almées, des artisans, des fonctionnaires aussi bien que des ouvriers et des gueux(2). Une forte empreinte politique marque la Trilogie, on peut retracer les annales de la Révolte de 1919 avec un merveilleux portrait de son leader, Sa'd Zaghlûl et une chronique du Parti Wafd, le principal parti politique de l'époque, qui réunissait toute la nation égyptienne sous le leadership de Sa'd Zaghlûl. Le second et le troisième volume retracent la désintégration du système politique, l'accélération du processus de l'occidentalisation de la société, aussi bien que l'émergence de l'opposition islamique et communiste.

Les personnages qui défilent à travers les romans mahfûziens sont des prototypes vivants, de véritables Egyptiens, qui se comportent à l'égard de l'Égypte, soit en amoureux, soit en patriotes, soit en souteneurs, soit en opportunistes alléchés par les hautes fonctions. MAHFÛZ, par le biais d'une symbolique sexuelle, voire d'une érotisation, expose des phénomènes socio-politiques qui secouaient le pays. Nous avons choisi un court passage de la Trilogie pour illustrer cette érotisation socio-politique :

Al Sayyed Ahmad 'Abdel Gawâd, impose sa loi à sa femme et ses enfants qu'il terrorise et domine complètement, tandis qu'à l'extérieur,

---

(2) Pour une étude des personnages féminins dans la *Trilogie*, voir AL ASHMAWI-ABOUZEID Fawzia - La Femme et l'Égypte moderne dans l'œuvre de Naguïb MAHFÛZ, Labor & Fides, Genève, 1985, pp. 82-93.

il révèle des dons pour le laxisme, en compagnie des 'almas ou filles de joie. Ce nationaliste, non engagé et passif et dont la sexualité reste sa motivation profonde, accepte de signer la procuration au leader Sa'd Zaghlûl, - banni par les Anglais à Malte -, 'Abd Al-Gawâd exprime sa joie, face à cet événement politique en termes de jouissance sexuelle en disant :

"Je suis tellement heureux de cette procuration nationale que j'ai l'impression d'en être à l'ivresse du huitième verre entre les cuisses de Zubbayda (sa maîtresse)".

Ces personnages, typiquement égyptiens, sont tous pleins d'humour, de cet humour bon enfant, que l'auteur insère entre les lignes, soit contre le Régime régnant, soit contre un événement politique quelconque, soit contre une personnalité ou une attitude adoptée aussi bien par un parti politique ou par le gouvernement et qui reste pourtant d'actualité et que MAHFÜZ commente ultérieurement, par l'intermédiaire de l'un de ses personnages. Nous citons ici un exemple de cet humour mahfûzien, tiré du roman, *Miramar*, (1967)(2):

MAHFÜZ, voulant critiquer le gouvernement de Nasser, qui avait sequestré les biens, les terrains agricoles et les avoirs des riches propriétaires terriens de l'ancienne aristocratie du temps de la Monarchie, met dans la bouche de son personnage, Tulba Marzûq, un aristocrate déchu souffrant d'impuissance sexuelle et qui la justifie par cette remarque acerbe et fortement érotisée :

"La Révolution (de 1952) m'a dépouillé de tout ce que j'avais derrière moi et également de ce que j'avais devant moi"

Ce style épique de notations ironiques où perce cet insaisissable humour égyptien, rend la lecture de l'œuvre de MAHFÜZ, une vraie délectation pour l'esprit et le cœur.



Dans chacun de ses romans le lecteur découvre un peuple entier à travers quelques personnages types. Ces personnages sont si vivants et si représentatifs que le lecteur a l'impression de les avoir côtoyés, quelque part, ou parfois il se retrouve lui-même comme s'il se regardait dans une glace.

Parmi ces personnages typiquement égyptiens est celui du petit fonctionnaire, employé dans l'administration publique, soumis à la routine de la bureaucratie, soit le gratte-papier appliquant des lois périmées sans pouvoir en modifier un mot, ce fonctionnaire n'est que la continuation de scribe de l'époque pharaonique représenté dans les bas-reliefs et les dessins pharaoniques, assis en tailleur, le regard vif, brillant d'intelligence, plume à la main, cahier et livres sur les genoux attendant les ordres et la dictée de ses supérieurs hiérarchiques. On trouve une illustration parfaite de ces fonctionnaires scribes dans plusieurs romans et recueils mahfûziens dont le plus important est le recueil "*Dunya Allah*" (l'univers de Dieu" (1963)(3) .

L'intellectuel occupe une place privilégiée dans la gamme des personnages mahfûziens : vivant la crise de tous les intellectuels du monde, soit le partage entre la liberté d'expression et la crainte de déplaire au Régime, entre les grandes idées et les réalités terre-à-terre du quotidien, entre les valeurs traditionnelles et les découvertes scientifiques bouleversantes, sans oublier la crise spéciale de l'intellectuel arabe partagé entre les valeurs religieuses et le laïcisme occidental dévastateur.

Cet intellectuel est illustré par le personnage de Kamâl 'Abd Al-Gawâd, le jeune fils du héros de la *Trilogie* ; la crise vécue par Kamâl, cristallise la crise vécue par le jeune MAHFÛZ lui-même, d'ailleurs ce personnage donne des reflets autobiographiques de N. MAHFÛZ, comme le romancier l'a déclaré. D'autres intellectuels défilent à

---

(3) Nous avons traduit deux nouvelles de ce recueil de nouvelles, *Dunya Allah* (L'univers d'Allah) et *Za'abalâwî*.

travers les romans de la phase allégorique-métaphysique, écrits dans les années 60 et 70 sous Nasser et Sadate.

Presque tous ces intellectuels, dont 'Issa al-Dabbagh, dans "*Al Semân wa al-kharîf* (Les Cailles et l'automne (1962) ; Anîs Qâsim et Samara Bahghat (une femme journaliste libérée) dans "*Tharthara fawq al-Nîl*; 'Amer Wagdî, dans *Miramar* (1967)(4), incarnent le déracinement et l'angoisse de l'intellectuel arabe et égyptien contemporain. Ils sont tous à la recherche soit de leur propre identité soit d'une issue à l'impasse de leur vécu social marqué par la répression, le silence imposé d'office, la montée du matérialisme et de l'emprise de l'argent.

Un nouveau prototype de personnage mahfûzien apparaît dans *Awlâd Hâratina* (Les gars de notre quartier) (1959) et plus tard dans *Al Harafishs* (Les clochards ou La bande de copains) (1977). Ce personnage est "al-futuwa", c'est à la fois le truand, le videur, le chef de gang, ou encore le défenseur légitime de la Hara, c'est le symbole du pouvoir partagé entre la justice et la tyrannie, la violence et la modération.

Une nouvelle phase de l'œuvre romanesque de MAHFÛZ commence avec *Awlâd Hâratina* (1959). Après avoir terminé la rédaction de sa célèbre *Trilogie* en 1952, MAHFÛZ garda le silence pendant 7 ans. Ce fut la période de transition, après le Coup d'Etat des Officiers Libres de 1952, qui renversa la Monarchie et installa la première République dans le monde arabe en Egypte. Ce silence de précaution adopté par notre romancier était de rigueur, tout avait changé autour de lui, l'ancienne écriture ne convenait plus au réel vécu par les Egyptiens de cette époque, qui n'était ni stable, ni cohérent, ni compréhensible, il fallait donc adopter une technique romanesque correspondante d'où l'écriture allégorique, symbolique et même

---

(4) Voir la traduction de ce roman, *Miramar*, par Al ASHMAWI-ABOUZEID Fawzia, Paris, Denoël, 1990.

métaphorique, dans *Awlâd Hâratina*, qui marqua une nouvelle naissance pour N. MAHFÛZ.

Dans cette sorte d'épopée, *Awlâd Hâratina*, le romancier élargit la "Hâra" qui devient la terre sainte de l'Orient, berceau des trois religions monothéistes ; quant aux habitants de la "Hâra", ils sont les adeptes de ces trois religions prônées successivement par trois fils illustres de la "Hâra" : Gabal ou Moïse, Rifâ'a ou le Christ et Qâsim ou Mohammad. Tous trois ont passé toute leur vie dans la Hâra à prêcher l'amour du prochain, la justice sociale et la liberté et sont morts en défendant leur noble cause afin de guider et sauver les habitants de la Hara voire l'humanité tout entière.

La phase suivante de l'écriture mahfûzienne est celle de l'angoisse, du doute, du bouleversement social qui déchirait l'intelligentsia égyptienne sous Nasser, surtout après la débâcle déshonorante de 1967 face à Israël, qui marqua profondément tout le monde arabe et que MAHFÛZ transposa dans ses écrits, publiés entre 1967 et 1973, lesquels sont obscurs, énigmatiques et même absurdes, comme il l'a expliqué par la suite :

"Si mes écrits se sont transformés, après la Défaite, en énigmes ... c'est que ma vie et également celle des autres, s'était transformée en anecdotes obscures."

En effet ni le gouvernement de Nâsser, ni celui de Sâdâte, n'ont jamais révélé la vérité sur cette guerre éclair des Six jours qui se termina rapidement par la défaite ; cette attitude du gouvernement choquait les intellectuels arabes qui se sentaient humiliés. La situation changea complètement après la victoire d'octobre 73, la traversée du Canal de Suez puis la restitution du Sinaï, et la signature du traité de paix avec Israël.

La meilleure illustration des écrits mahfûziens décrivant la vie socio-politique de l'Egypte sous Sadate, est le roman "*Bâqî Min Al-*

*Zaman Sá'a* (Il ne reste plus qu'une heure de temps) (1982) où le personnage central est une grand'mère, Saníyya Al-Mahdí, qui a vécu sous les trois régimes : sous la Monarchie, sous Nasser et sous Sadate et qui a gardé, contre vent et marée, son amour pour sa patrie, l'Égypte, quel que soit son gouverneur. Le plus important pour cette femme qui symbolise l'Égypte, c'est d'agrandir et de cultiver la belle propriété familiale qu'elle a héritée de son père, symbole du patrimoine égyptien légué par les ancêtres.

Un second roman transpose les méfaits de la politique d'ouverture "Infitâh" adoptée par Sâdâte et qui bouleversa la structure sociale de la société égyptienne, c'est "*Yawm Qutil Al-Za'im*" (Le jour où le président fut assassiné) (1985), où prédomine le culte de l'argent, gagné illicitement par une poignée d'affairistes, soit par abus de pouvoir, soit par contournement de la loi, soit en immigrant quelque temps dans les pays du golfe et en y revenant avec des pétro-dollars qui font ouvrir toutes les portes.

## CONCLUSION

L'Académie suédoise, en attribuant le prix Nobel de littérature 1988, à Naguïb MAHFÛZ, a précisé dans ses attendus que MAHFÛZ "a contribué à donner un essor puissant au roman en tant que genre littéraire et au développement de la langue dans le monde culturel d'expression arabe".

Toute l'originalité de MAHFÛZ émane de son authenticité égyptienne, car il prit à pleines mains la pâte sociale du peuple égyptien ou plutôt de la population du vieux Caire et en fit lever plus de trente romans et treize recueils de nouvelles, à travers un demi-siècle de production littéraire. Comme nous venons de le voir, il y fait la description de la mosaïque sociale avec une grande sincérité. MAHFÛZ qui n'a quitté l'Egypte que trois fois<sup>(5)</sup> pendant 80 ans<sup>(6)</sup>, a déclaré qu'il n'aimait pas quitter son milieu natal, il préfère rester toujours là, à l'instar du sphinx, à observer calmement la foule grouillante de la capitale égyptienne.

Tous ses romans et nouvelles ont pour cadre le vieux Caire (exception faite à *Miramar* et *Al Simân Wa Al-Kharîf* dont l'action se déroule à Alexandrie), aussi MAHFÛZ peut-il être considéré comme le chroniqueur du Caire durant les cinquante dernières années. A l'instar d'un archéologue ou d'un égyptologue qui consacre toute sa vie à des fouilles sur un site déterminé, notre romancier archéologue a fait du Caire, son site et chacun de ses romans peut être considéré comme un fouille dans la capitale égyptienne. MAHFÛZ a réanimé l'Egypte, grâce à ses écrits une authenticité remarquable. Comme l'Egypte est le don du Nil, l'œuvre de MAHFÛZ est le don de l'Egypte à la littérature arabe, cette œuvre est aussi riche, aussi abondante et aussi éternelle que le Nil.

---

(5) MAHFÛZ vient d'effectuer son troisième voyage à l'étranger, en se rendant à Londres, en octobre 1991, où il a été opéré.

(6) MAHFÛZ fêtera ses 83 ans le 11 décembre 1994.